

Sophie Coiffier

Paysage zéro

série **Alimage**



Éditions de l'Attente

En couverture, reproduction de « Paris rangé » (détail)
de Armelle Caron, (2011), avec l'aimable autorisation de l'artiste.

© Éditions de l'Attente, 2017
ISBN : 978-2-36242-070-2
www.editionsdelattente.com

La région Nouvelle-Aquitaine soutient le programme éditorial
des éditions de l'Attente

Vous rêvez ?

Vous regardez par la fenêtre et ce que vous voyez, au fond, vous n'avez rien à en dire. Tout semble avoir été dit, déjà, avec des mots qui ne vous appartiennent pas.

Vous ne vivez pas non plus ce que vous avez désiré vivre – comment cela se peut-il, s'il faut vivre ses rêves ?

Bref, la vie ne vous suffit pas. Du moins, ce que vous appelez la vie, telle qu'elle vous apparaît maintenant, aux antipodes des interprétations passées – même récentes – ne raconte plus les mêmes choses.

Il y avait ce jeu qui consistait à reconstituer un paysage découpé en zones numérotées. Chaque numéro

représentait une couleur. Lorsqu'on peignait à l'intérieur, on voyait le paysage se composer sous nos yeux. Aujourd'hui, tout semble découpé pareil, désigné à l'avance, coloré de même...

Et si on repartait de zéro ? Et si on inventait la langue pour raconter à nouveau ce que l'on voit avant qu'on nous le dise ? Et si pour faire cela, il fallait réapprendre à voir ?

Mais pour apprendre à nager, il faut d'abord se jeter à l'eau.

Ouverture

On dirait le paradis

Aucune ombre projetée, les néons habillent les couleurs des vêtements et des choses sur les rayonnages ; à y regarder de plus près, le paradis a un prix, des vigiles à l'entrée et à la sortie. Un vigile à l'entrée et un à la sortie depuis qu'il y a les portiques de sécurité – le mot portique a évoqué le ludique, le jeu, les agrès, le trampoline, le trapèze, l'enfance avant de faire le jeu de la sécurité ; une voix de haut parleur te parle du prix du beurre, du petit Kevin qui a perdu sa maman, de la maman qui a égaré son petit Kevin le temps d'aller saluer en rougissant le boucher de l'enseigne derrière son comptoir. Ton regard se perd dans l'étendue des gondoles.

Un hyper, c'est un jeu des sept familles. Il y a des rayons pour tout et pour chacun :

pour l'automobile (pneus, peinture en bombe, dégrissant, alcootest, gilets jaunes, sapins d'ambiance, essuie-glace), pour le jardinage (râteaux, pelles et binettes, sacs de terre – terreau riche, terre sablonneuse, Pokon – arrosoirs, pots multicolores, tabliers, poubelles de jardin, graines), les sur- et les sous-vêtements (sweats, T-shirts, blue jeans, boxers, joggings, socks, combinaisons), les produits de beauté avec et sans paraben, les shampoings avec et sans, 2 en 1, 3 en 1, comme la colle, le rayon Pets, croquettes, pâtées, canards en caoutchouc, toys, pouet pouet et le rayon enfant, purées, pt'its pots, girafes Sophie, canards en caoutchouc, toys, pouet pouet. L'espace bien-être, l'espace fruizélégumes qui accueille bien souvent les fleurs coupées et les fruits secs, et autant la tomate d'élevage que la tomate bio, mais aussi la tomate à l'ancienne élevée sous serre, l'espace pinard, immense et rubicond, quoique relégué en général au fond du magasin, près des doubles portes en caoutchouc des livraisons, dont il t'a toujours semblé qu'elles recélaient une possible manifestation du mal, telles les portes de l'enfer dans les films à sensation. Quand un chariot de portage les

franchit, la seconde d'indétermination qui accompagne la découverte de l'attelage, et de l'homme qui le pousse et/ou le guide, voit naître les plus affolantes suppositions quant à la nature de l'apparition : mi façonnage drolatique de l'industrie alimentaire, mi surgissement définitif d'un alien dans l'espace quotidien. L'image d'ensemble est habitée par la vision anthracite du sas en caoutchouc qui épouse la forme complexe dans un épais baiser, autant que par le son des pales hydrauliques du chariot – les réserves vides et froides ouvertes sur la rue renvoient tout à la fois un souffle glacé et un écho caverneux – immédiatement étouffé au franchissement de la frontière ; un bref instant médusée, tu détournes ton regard de la jeune Gorgone pour te retrouver face à une pyramide d'eau en bouteilles qui n'a plus goût à la cascade.

[]

Le monstre, c'est moi.

C'est dire à quel point ton destin, au départ, est lié à la consommation, à l'esprit de la consommation. Tu es née dedans, dans les courses du samedi, comme une délivrance, ce qui nous est annoncé comme une délivrance, distraction de la semaine, du sérieux, des responsabilités, des drames familiaux.

Tu es née là, expulsée par les portes souples d'un hyper de banlieue, matrice de toute pensée, de tout désir, jusqu'à ce que tu aies vu l'envers du décor.

Le jeu a toujours consisté à s'y montrer, s'y pavaner, comme sur les marchés de jadis ou les jours d'élections municipales. Joute à caractère social, maintenant agrémentée d'un soupçon de société du spectacle. Mais là, on parle des années 80.

[]

Souvenirs de Carrefour :
une adolescence des années 80

Carrefour, on y allait tous les samedis matins, avec ma mère, pour faire les courses de la semaine. Enfin, les samedis des années où je n'avais pas cours au lycée, pas les années des interrogations de mathématiques et des dissertations d'histoire du samedi.

Carrefour, c'était d'abord un lieu de rencontre, le Carrefour de l'Agora, tel que se nommait (et se nomme encore aujourd'hui) le centre commercial d'Evry ville nouvelle. Car ce supermarché était le point de convergence de la plupart des familles, dont celles de mes copains, à qui, cependant, il ne me serait jamais venu à l'idée de demander l'heure de leurs emplettes (ou plutôt ça me serait venu à l'idée de le penser, mais pas de le faire, tant la complexité de l'organisation adolescente a résisté au temps, encore amplifiée certainement aujourd'hui par l'usage du portable).

Bref, je vivais dans l'espoir, niché au cœur d'une liste de courses – 1 kg de patates, un rôti pour dimanche (ou bien un poulet), des chaussettes neuves pour ton frère – de croiser ce jour-là un copain proche, afin de forcer